

dans un abrégé court et net, pour qu'il sache à quoi s'en tenir sur sa nationalité. L'étude du Catéchisme aura été sa première étude; il la perfectionnera dans l'assiduité aux instructions du curé, dans certains livres de la bibliothèque paroissiale et par les sages leçons de l'instituteur. Puis, l'agriculture et l'agriculture.

Oh! si j'étais instituteur à la campagne! Je voudrais posséder un vaste jardin. Mes élèves m'aideraient dans les soins à donner à la culture de ce jardin. J'étudierais consciencieusement les revues agricoles, et j'en extrairais, pour mon profit, les données utiles. Cultivant d'après toutes les règles de la science, j'expliquerais ces règles à mes élèves et je m'efforcerais de les graver dans leurs esprits. Je tâcherais de découvrir par moi-même des perfectionnements nouveaux dont je leur rendrais compte et j'en voudrais faire l'application en leur présence et avec eux mêmes. Si je réussissais, je voudrais inviter les parents de mes élèves à venir examiner la culture de mon jardin. De mon côté, j'irais payer visites à ces agriculteurs, parcourir leurs champs et en observer les défauts et les qualités. Des leçons des revues agricoles, je leur répèterais celles qui seraient appropriées aux temps, aux lieux, aux circonstances. Enfin, je ne voudrais jamais les laisser sans leur conseiller fortement de s'abonner à quelque journal d'agriculture.

Si les instituteurs entendaient leur mission telle qu'ils la doivent entendre, l'agriculture serait pour le Canada une source de richesse sans nombre. Nos fermes s'amélioreraient de mieux en mieux et les perfectionnements s'ajouteraient aux perfectionnements. On ne verrait plus, grâce aux grands avantages de l'agriculture, on ne verrait plus cet exode effrayant de nos cultivateurs vers les États-Unis. Les parents incapables de laisser des terres à quelques-uns de leurs enfants les verraient s'enfoncer gaiement au milieu des forêts pour changer promptement leur morne solitude en paroisse pleine d'activité. Le flot de l'émigration diminuerait d'un tiers, peut-être d'une moitié: le Canada ne tarderait point à

s'en apercevoir à ses progrès. Nos désœuvrés de la ville, à la vue du bien aisé de l'agriculteur, iraient établir de nouvelles colonies dans leur propre patrie. A leur tour, nos émigrés voudraient échanger les misères de leur exil contre les douceurs du sol qui les a vu naître: ils reviendraient vers nous qui les verrions aller enrichir les richesses de nos campagnes.

Ce temps viendra; je l'espère, je le désire pour la grandeur future de ma chère patrie. Le Canada est un enfant malade, mais il m'est doux de croire que j'en verrai la guérison de mes propres yeux; je le verrai subir sans danger les peines de l'enfance. Quand le remède aura été appliqué à ses maux, il grandira, il deviendra fort. Alors, il sera de taille, à faire respecter aux convoiteux Américains le bien d'autrui. La génération à laquelle j'appartiens sera sur le bord de la tombe: elle y descendra avec la conviction que la *Minerve* ne s'est point trompée quand elle a prêté à notre patrie, mais sur une plus petite échelle, le rôle gigantesque de la France sous Charlemagne. Nous serons à l'aurore de cette grandeur, nous pourrions fermer les yeux sans crainte et sans regret.

Sans clore nos bons cœurs à de si consolantes espérances ne perdons point notre temps, néanmoins, à nous bercer dans des désirs qui, pour le moment actuel sont des rêves, des illusions. Maintenant, faisons digue au flot toujours grossissant de l'émigration. Ses ravages sont énormes, son étendue est sans limites. Il exerce ses dévastations jusque dans la forêt nouvellement abbatue par le colon, jus qu'au pied de nos lointaines montagnes. Il faut une digue, une digue immense comme le flot et l'on ne saurait voir trop de bras travailler à la construction de cette digue. Les curés, les instituteurs, tous les hommes instruits des campagnes, les journalistes politiques, les revues agricoles, tous doivent unir et leurs efforts pour rebouler le flot hors de la campagne. Ensuite, il sera plus facile de le chasser des villes.

La revue agricole, surtout, peut beaucoup. Ce serait le drapeau qui rallierait tous les soldats de la grande cause nationale. Je montrerai, dans le prochain numéro tout le pouvoir qu'elle possède mais dont elle n'use point et je parlerai de ses devoirs.

PHILIPPE MASON.
A continuer.

AUX AGRICULTEURS.

Pour l'Agriculture, la saison qui commence est la plus belle, la plus désirée, celle qui fait renaître les espérances.

L'habitant de la campagne se trouve aujourd'hui débarrassé de la plupart des soins qu'il a dû exercer durant l'hiver envers ses animaux. La terre se sèche de jour en jour et bientôt grâce à une température plus élevée, la terre, des pâturages sera devenu assez ferme l'herbe aura cru suffisamment pour lui permettre d'envoyer paître ses bestiaux.

Le printemps, pour le cultivateur est un temps précieux. Il n'en doit pas perdre un instant. Les instruments d'agriculture doivent de bonne heure être mis en bon état de service; tout doit être prêt; les attelages de ses chevaux seront réparés, et les bêtes elle-mêmes devront avoir été soignées convenablement pour être en état de faire les travaux de labours et des semences aussi promptement que possible.

Le cultivateur doit se rappeler que le temps est venu de semer, quand la terre est préparée, et il ne doit plus alors perdre un moment. Les semences jetées en terre de bonne heure donnent toujours un meilleur rendement tant par la qualité que par la quantité du grain.

A ce temps de l'année, il faut prendre garde que les bêtes à cornes et les chevaux n'aillent pas dans les prairies. Leurs pieds s'enfonçant dans la terre mal affermie feraient beaucoup de tort aux plants de mil et de trèfle et en briserait la racine.

Le cultivateur intelligent doit s'appliquer à faire un guéret convenable au sol ni trop mince, ni trop profond. Le hersage est une opération qui demande aussi le plus grand soin. L'égoût des terres doit être pratiqué avec la scrupuleuse attention.

Depuis bien des années les récoltes ont été très médiocres: une année sur deux, elles ont été presque nulles. Cela dépend de la mauvaise manière de cultiver, de ne point améliorer le sol, soit par les engrais soit par une culture raisonnée. Il y a des cultivateurs qui épuisent leur terres par des semences trop longtemps répétées, on en y mettant des grains peu propres au sol. Il faut, avant tout, ne demander à la terre que ce qu'elle peut produire. Semer du blé dans une terre légère qui peut à peine produire les grains les plus légers serait manquer de logique. Ce serait exiger du sol plus ne peut donner. Et il en est ainsi de tous les grains.

Un grand défaut chez les cultiva-